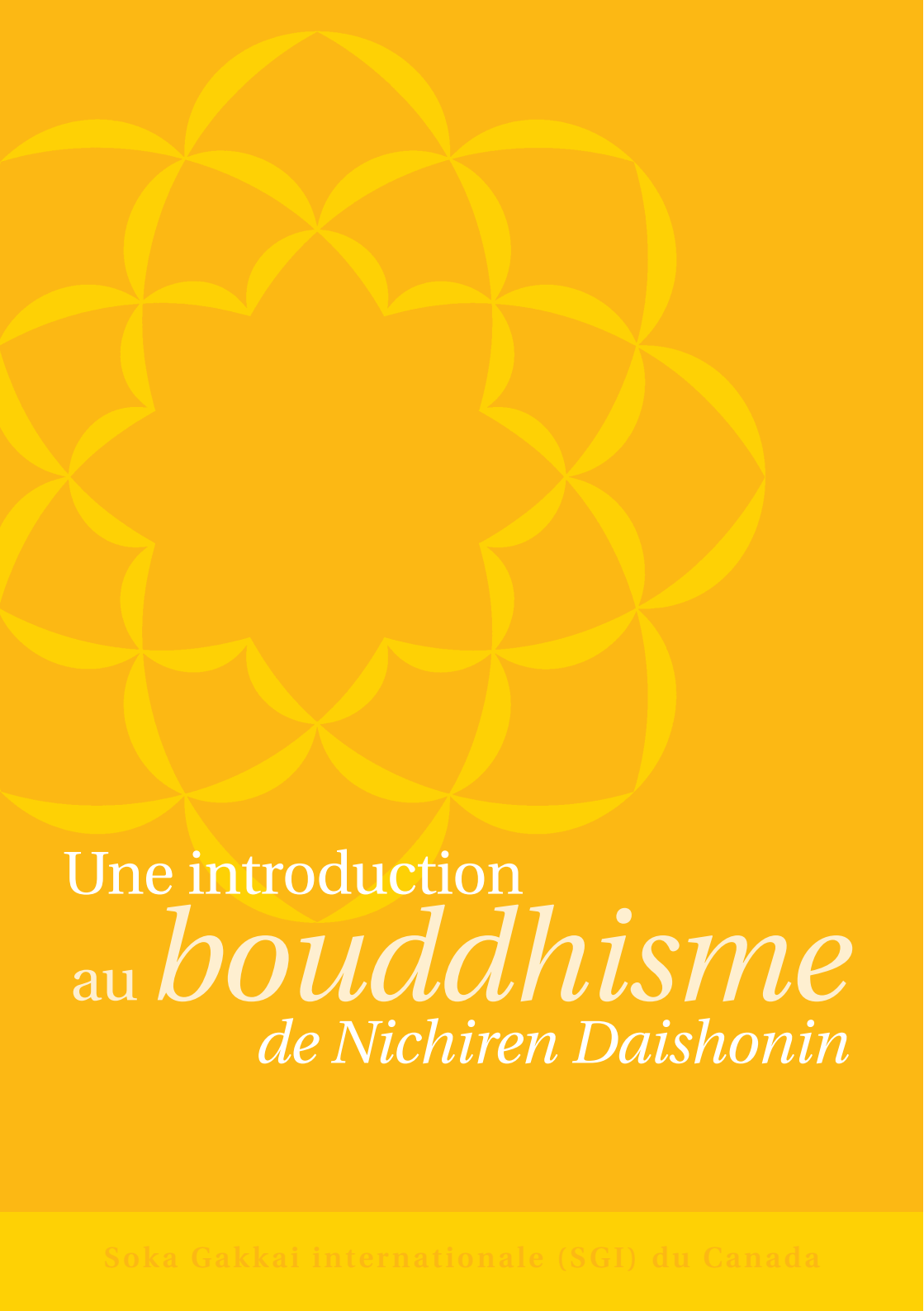




Une introduction
au *bouddhisme*
de Nichiren Daishonin

Soka Gakkai internationale (SGI) du Canada

« Alors, parce que tous les êtres humains réciteront ensemble Nam Myoho Renge Kyo, le vent ne tourmentera plus les branches ou les rameaux et la pluie sera si douce qu'elle ne détruira pas même une motte de terre. Le monde redeviendra ce qu'il était aux époques de Fou Si et de Chen Nong dans la Chine Antique. Les désastres seront écartés du pays et ses habitants, libérés du malheur. Ils apprendront également l'art de mener des vies longues et pleinement satisfaisantes. »

Nichiren Daishonin

(« La pratique telle que le Bouddha l'enseigne », *Lettres et traités*, vol. 1, p. 109-110)

Québec

Centre de la SGI du Canada à Québec
225, boulevard Charest Est, Québec
(Québec)
G1K 3G9 / (418) 523-2219

Montréal

Centre culturel de la SGI du Canada à
Montréal
5025, rue Buchan, Montréal (Québec)
H4P 1S4 / (514) 733-6633

Ottawa

Centre de la SGI du Canada à Ottawa
237 Argyle Avenue, Ottawa (Ontario)
K2P 1B8 / (613) 232-1100

Toronto

Centre culturel de la SGI du Canada
2050 Dufferin Street, Toronto (Ontario)
M6E 3R6 / (416) 654-3211

Winnipeg

Bureau de la SGI du Canada à Winnipeg
#703 - 44 Princess Street, Winnipeg
(Manitoba)
R3B 1K2 / (204) 775-1757

Edmonton

Centre de la SGI du Canada à Edmonton
#200 10711-107 Ave, Edmonton (Alberta)
T5H 0W6 / (780) 423-2813

Calgary

Centre de la SGI du Canada à Calgary
1819 10th Ave. S.W., Calgary (Alberta)
T3C 0K2 / (403) 244-3855

Vancouver

Centre culturel de la SGI du Canada à Vancouver
8401 Cambie Street, Vancouver (Colombie
Britannique)
V6P 3J9 / (604) 322-0492

Cette brochure a été réalisée par la Soka Gakkai France - BP 4 - 92332 Sceaux cedex 02.
www.sokagakkai-france.asso.fr

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Reproduit avec autorisation par la Soka Gakkai internationale (SGI) du Canada
ISBN 2-923187-01-6 / Dépôt légal : février 2004
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2004
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2004

Sommaire

Questions-réponses	5
Pourquoi avons-nous besoin d'une religion ?	5
Qui pratique le bouddhisme de Nichiren Daishonin ?	6
Qu'est-ce que le bouddhisme ?	7
Qu'est-ce que la boddhéité ?	7
En quoi consiste la pratique ?	8
Faire <i>gongyo</i> et <i>daimoku</i>	8
L'étude	8
L'action	9
Quels sont les effets de la pratique ?	10
Quel doit être notre état d'esprit lorsque nous pratiquons ?	11
Pourquoi n'ai-je pas entendu parler de cette pratique auparavant ?	12
Comment puis-je pratiquer ?	14
 Les termes fondamentaux du bouddhisme de Nichiren Daishonin	 16
n LA PRATIQUE	
<i>Nam Myoho Renge Kyo</i>	17
<i>Le Gohonzon</i>	18
<i>Gongyo</i>	18
Foi, pratique, étude	18
n QUELQUES TERMES DE L'ENSEIGNEMENT BOUDDHIQUE	
Les bienfaits	19
Le bouddha	19
Les désirs	19
Les Dix états	20
Le karma	22
<i>Kosen-rufu</i>	22
Les neuf consciences	23
La non-dualité de la vie et de l'environnement	23
La non-dualité du corps et de l'esprit	23
La vie et la mort	24
La voie du milieu	24
n ÉLÉMENTS HISTORIQUES	
Shakyamuni ou Siddharta Gautama	25
Le Sûtra du Lotus	25
Nichiren Daishonin	27
La Soka Gakkai internationale (SGI)	31
La SGI du Canada	32
Daisaku Ikeda	33
Charte de la Soka Gakkai internationale	35

*« Ce que vous pratiquez est la voie du bodhisattva.
Et puisque vous progressez peu à peu dans la pratique et l'étude,
vous êtes tous assurés d'atteindre la boddhéité. »*

Le Sûtra du Lotus, chapitre 5
(d'après *THE LOTUS SUTRA* translated by Burton Watson,
Columbia University Press, New York, 1993, p. 154)

*« Lorsque nous nous interrogeons sur la nature de la vie,
nous découvrons qu'elle n'a ni commencement impliquant
la naissance, ni fin impliquant la mort; nous découvrons
au contraire la véritable entité de la vie, indépendante de la vie
comme de la mort. Cette entité de la vie ne peut ni être
consumée par les flammes de la fin d'un kalpa ni emportée
par les flots d'une inondation. Elle ne peut ni être tranchée
par le sabre ni transpercée par les flèches. Elle peut
se loger dans une graine de moutarde, mais cette graine
ne se dilate pas plus que l'entité de vie ne se contracte.
Elle emplit l'immensité de l'espace, mais l'espace n'est jamais
trop vaste, ni la vie trop petite. »*

Nichiren Daishonin
(« L'enseignement ultime de tous les bouddhas »)

Pourquoi avons-nous *besoin* *d'une religion?*

Chacun aspire à une vie bien remplie et heureuse. Grâce aux nouvelles technologies, l'accès aux informations nous permet d'en apprendre toujours davantage sur le monde qui nous entoure. Pourtant, pour beaucoup, le monde intérieur demeure un mystère. La médecine a permis de vaincre bon nombre de maladies qui, autrefois, entraînaient la mort. Il semble, cependant, que lorsque la souffrance est vaincue dans un domaine, elle réapparaît ailleurs, sur un autre terrain.

Psychologues et sociologues ont défini nombre de facteurs contribuant aux maux de la société d'aujourd'hui. Cependant, même si nous comprenons le pourquoi de leur existence, il semble impossible de mettre un terme à la maladie ou aux problèmes sociaux, sans parler de la guerre. Il est facile de se sentir impuissant face aux nombreux problèmes de la société. Toutefois, de plus en plus de gens prennent conscience que, d'une certaine manière, chacun est responsable de l'état du monde.

Comment puis-je changer le monde?
Ne devrais-je pas commencer
par me transformer moi-même?

L'intérêt du bouddhisme de Nichiren Daishonin est de nous donner des outils pour améliorer notre vie.

Cet enseignement explique que la racine des causes de la souffrance réside dans certains modes de pensée erronés à partir desquels les gens développent leurs pensées, leurs paroles et définissent leur comportement. En prenant déjà la responsabilité de changer notre propre vie, nous pouvons sentir que nous avons aussi la capacité de transformer le monde dans lequel nous vivons et d'améliorer la condition humaine. Même si beaucoup affirment se connaître eux-mêmes, cela se limite souvent à la connaissance de leurs points forts et de leurs faiblesses.

Le bouddhisme offre le moyen de mieux nous connaître nous-même et d'éclairer notre vie à partir d'une prise de conscience de notre potentiel plutôt que de nos limites. Une attitude aussi positive nous donne la force non seulement de faire face aux difficultés de notre propre vie, mais aussi d'affronter la société avec espoir et courage. ▢



Qui pratique le bouddhisme de Nichiren Daishonin ?

Quiconque suit les enseignements de Nichiren Daishonin, le bouddha de notre époque, né en 1222 au Japon. Il enseigne que pratiquer correctement « *consiste à avoir foi dans le principe central du Sûtra**, la croyance en une seule Loi suprême. »

Cet enseignement bouddhique ne formule aucun interdit ou commandement cherchant à restreindre notre vie, mais explique l'importance de la pratique fondamentale biquotidienne (matin et soir) et de l'étude de la philosophie bouddhique. Ces deux apprentissages, conjointement, amènent chacun à respecter ce qui constitue la valeur essentielle : la vie elle-même. Le cœur des enseignements du bouddhisme est la Loi de cause et d'effet. Cette Loi suprême établit que chaque cause que

nous créons (par la pensée, la parole ou l'action) engendre un effet dans notre propre vie et dans notre environnement.

Nichiren Daishonin enseigne que la voie qui nous garantit de créer, de façon permanente, les meilleures causes positives est celle qui consiste à réciter *Nam Myoho Renge Kyo*.

Nous verrons, dans les pages 8 à 18, comment, en récitant *Nam Myoho Renge Kyo*, nous mettons notre vie en harmonie avec la Loi qui régit tous les phénomènes. n

* le Sûtra : le Sûtra du Lotus, dans lequel le bouddha historique Shakyamuni, qui vécut en Inde il y a 2 500 ans, donne son enseignement ultime.



Qu'est-ce que *le bouddhisme*?

L' image que les gens ont habituellement du bouddhisme repose sur un mélange

d'impressions: statues de bouddhas, de bodhisattvas, bonzes vêtus de robes couleur safran dans des temples richement décorés; végétarisme?

Probablement. Pacifisme? Certainement.

Alors que la philosophie bouddhique et ses fondements pacifistes peuvent être considérés comme très respectables, généralement, le bouddhisme semble plutôt idéaliste, ou concerner un mode de vie trop différent du nôtre. En réalité, le bouddhisme de Nichiren Daishonin s'enracine dans la vie quotidienne et, en tant que tel, ne propose pas de panacée spirituelle mais un modèle de comportement cohérent (pensée,

parole, action) très pragmatique et en lien direct avec la vie de ceux qui le mettent en pratique.

La Soka Gakkai internationale (SGI) est une association composée de personnes qui pratiquent le bouddhisme de Nichiren Daishonin. Elle compte actuellement une douzaine de millions de membres à travers le monde. En Europe, depuis trente ou quarante ans, la plupart d'entre eux ont choisi d'adhérer à la SGI après avoir été élevés dans une autre tradition religieuse ou philosophique, souvent pratiquée plus ou moins formellement. n

Qu'est-ce que *la boddhéité*?

Ce qu'elle n'est certainement pas, c'est un état de vie « transcendantal », séparé de notre réalité quotidienne. Boddhéité signifie illumination: dans le sens d'éveil à la véritable nature et au véritable potentiel de la vie individuelle. Cet état de vie est inhérent à chaque individu.

L'éveil et l'épanouissement de cet état dans notre vie génèrent en même temps diverses vertus, telles que courage, énergie vitale, détermination, joie de vivre, compassion et sagesse.

Il n'y a aucun commandement, quel qu'il soit, dans le bouddhisme de Nichiren Daishonin, puisque s'éveiller à notre état de vie le plus élevé nous rend capables de poser nos propres jugements moraux et éthiques. Ces derniers ont pour fondement essentiel le respect de la

dignité de toute vie et une prise de conscience croissante de la réalité de l'inévitable et rigoureuse loi de causalité.

Le concept de paradis, d'une vie au-delà, n'existe pas dans le bouddhisme de Nichiren Daishonin. Il y est plutôt question d'éternité de la vie. Notre corps, inexorablement, dépérit et nécessite d'être renouvelé, mais l'essence de notre vie perdure, pour renaître dans un nouveau corps un jour ou l'autre dans l'avenir. Le bouddhisme affirme que la vie existe pour nous permettre d'être heureux. Il reconnaît les souffrances de la vie mais conduit ses pratiquants à y faire face joyeusement. En relevant ce défi, nous développons non seulement la qualité de notre vie, mais nous améliorons également notre milieu environnant ainsi que celui de la société, grâce à tout le potentiel dont nous disposons. Notre pratique active la force intérieure qui permet une telle réalisation. n

En quoi consiste *la pratique* ?

Faire gongyo et daimoku

En général, la pratique biquotidienne s'effectue chez soi. Elle comprend la répétition (ou la récitation) de la phrase *Nam Myoho Renge Kyo*, ainsi que la lecture des deux plus importants chapitres de l'enseignement ultime du bouddhisme, le Sûtra du Lotus. C'est ce que l'on appelle « faire *gongyo* », c'est-à-dire « la pratique assidue ». (cf. p. 18)

De manière succincte, *Nam Myoho Renge Kyo* signifie « consacrer sa vie à la Loi merveilleuse » ou « mettre sa vie en harmonie avec le rythme de la vie de l'univers ». Au début, la plupart des gens trouvent la lecture de *gongyo* difficile. Il est vrai qu'une lecture correcte nécessite des efforts. Il ne faut pas s'attendre à ce que ce soit facile car l'une des fonctions de *gongyo* est de purifier notre vie de nos tendances négatives innées ou acquises. Le *gongyo*

nous permet également de nous concentrer en vue de la pratique essentielle, celle de *daimoku*, c'est-à-dire la récitation de *Nam Myoho Renge Kyo*. Pratiquer matin et soir est assimilable à un acte de foi. Bien sûr, lorsqu'on commence à pratiquer, il est difficile d'avoir véritablement la foi. Disons plutôt que le lien avec la pratique relève davantage de la confiance, et souvent de la confiance en la personne qui nous a fait connaître le bouddhisme.

En nous appuyant sur cette confiance, nous pratiquons et nous sommes encouragés à tester les effets de notre pratique dans notre propre vie. Ainsi notre foi se développe à partir de notre propre expérience. Aussi n'est-il pas nécessaire d'avoir foi en *Nam Myoho Renge Kyo* pour commencer. Parfois, certains déclarent qu'ils croient vraiment dans la pratique mais ne ressentent pas le besoin de pratiquer. En ce cas, leur foi n'est que pure théorie car pratiquer est l'expression même de la foi.

L'étude

Le bouddhisme ne préconise pas une « foi aveugle » ; l'étude des enseignements bouddhiques est un facteur important dans l'approfondissement de notre foi et notre compréhension. Les principes de l'enseignement de Nichiren Daishonin et leur application dans la vie quotidienne sont contenus dans les *Lettres et traités*



de Nichiren Daishonin, adressées principalement à ses disciples. L'ensemble de ces lettres et traités est rassemblé en une œuvre appelée le Goshō.

L'action

Le bouddhisme reconnaît que, puisque toute vie est reliée à celle des autres, il est impossible d'être véritablement heureux en restant isolé. Aussi encourage-t-on les membres à pratiquer tant pour eux-mêmes que pour les autres, et à partager leurs expériences et le développement de leur vie par la mise en pratique de l'enseignement de Nichiren Daishonin.

Les réunions de discussion qui se déroulent au domicile de pratiquants, dans le monde entier, concrétisent cet esprit. Elles sont semblables à des forums. Chacun, quels que soient son passé, son milieu social, etc., peut y participer, échanger librement ses points de vue, transmettre ses expériences et tous peuvent s'encourager mutuellement. Il n'est pas nécessaire de commencer à pratiquer pour participer à une réunion de discussion. Même pour ceux qui ne ressentent qu'un intérêt limité pour le bouddhisme, les réunions de discussion sont un lieu

et un moment privilégiés pour découvrir l'enseignement de Nichiren Daishonin tel qu'il s'exprime, de manière très concrète, dans la vie quotidienne de ceux qui le mettent en pratique.

Sur le plan individuel, notre but est d'accomplir une complète révolution en nous-même, ce que nous appelons communément la « révolution humaine ». Le bouddhisme n'est pas une morale ; il engendre plutôt un processus d'évolution, de changements progressifs, durant lesquels nous découvrons et nous nous efforçons de modifier les différents aspects de notre vie qui sont facteurs de souffrances pour nous et/ou pour les autres. Par exemple, la révolution humaine d'une personne pourra se traduire par la transformation de sa tendance à la paresse, alors que pour une autre ce sera d'apprendre à se décriper et à se réjouir. La révolution humaine de telle personne sera de transformer sa tendance à vouloir dominer les autres ou inversement, telle autre s'efforcera de changer ce qui l'amène à manquer de confiance en elle-même et à se laisser dominer par les autres. ⁿ



Quels sont *les effets* de la pratique?

Le bouddhisme de Nichiren Daishonin ne cherche ni à nier les désirs ni à y renoncer, mais reconnaît que les désirs sont une puissante force de motivation dans notre vie. D'habitude, lorsqu'une personne commence à pratiquer, on l'encourage à prier pour ce qu'elle désire. Dans bien des cas, tout ce qui nous sépare de la réalisation de nos désirs est un certain manque d'harmonie : être au mauvais endroit au mauvais moment, ne pas dire ce qu'il faut lorsqu'il le faudrait. Toutefois, ceux qui débutent dans la pratique expérimentent souvent un résultat immédiat sous la forme de la réalisation d'un désir. C'est un effet naturel, consécutif au fait de mettre sa vie en harmonie avec le rythme de l'univers.

Certaines personnes peuvent exprimer un doute face à cette première manifestation de la preuve de la pratique, la réduisant à une simple coïncidence. Mais en continuant, on s'aperçoit que cette première expérience est suivie de bien d'autres « coïncidences ». Et si on persévère dans la pratique, on découvre peu à peu, plus profondément, les implications de cette philosophie dans sa propre vie.

Nichiren Daishonin définit les bienfaits de la pratique comme étant la purification des six sens (la vue, l'ouïe,

l'odorat, le goût, le toucher et l'esprit). Les bienfaits peuvent être répartis en deux catégories : apparents et inapparents. Il est, bien sûr, merveilleux d'obtenir des bienfaits apparents sous la forme d'une amélioration de nos conditions de vie, mais les bienfaits durables qui découlent de la pratique sont les bienfaits inapparents. Ces derniers traduisent des changements dans notre comportement, résultats de la purification de notre vie. À partir de cet épanouissement intérieur, nous développons la capacité d'influencer positivement notre environnement, induisant ainsi un changement de notre destinée ou karma.

Il n'y a aucun but pour lequel nous ne puissions pratiquer. En utilisant nos désirs comme motivation, notre vie se purifie, de sorte que nous générons ce qui est vraiment nécessaire à notre bonheur. Inexorablement, ce bonheur individuel se communique aux autres, favorisant ainsi le bonheur autour de nous. C'est ce que nous appelons la « révolution humaine ». ▢



Quel doit être notre *état d'esprit* lorsque nous pratiquons ?

Le *gongyo* est un hymne de louanges à la pratique, que l'on s'efforce de prononcer d'une façon claire et avec un rythme dynamique. En récitant *Nam Myoho Renge Kyo*, on ne cherche pas à «faire le vide» ni à s'auto-hypnotiser. En fait, lorsqu'on commence à apprendre la lecture de *gongyo* et la récitation de *daimoku* (réciter *Nam Myoho Renge Kyo*), il est difficile de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à prononcer les mots correctement. Ultérieurement, une fois cela acquis, tout ce qui nous concerne nous viendra naturellement à l'esprit pendant que nous sommes en train de pratiquer. Réciter *Nam Myoho Renge Kyo* est la prière pour manifester notre boddhéité. Pendant que nous récitons *Nam Myoho Renge Kyo*, nous appelons notre état de bouddha afin de trouver une solution aux questions qui nous troublent ou d'exprimer notre reconnaissance ; alors, des pensées concernant nos amis, notre famille, notre pays ou le monde peuvent facilement surgir dans notre esprit. Comme la pratique active la sagesse de notre état de bouddha, nous nous apercevons que, face à nos difficultés, nous acquérons une compréhension de la vie plus profonde. À d'autres moments, même si la solution nous semble encore incertaine, nous pouvons ressentir espoir et détermination. Si nous persévérons en pratiquant et en agissant dans notre vie quotidienne, il est certain qu'un bienfait apparaîtra.

Il est important de rappeler que le fait de réciter *Nam Myoho Renge Kyo* n'est pas un simple exercice de

concentration pour notre esprit, mais plutôt le moyen pour nous réorienter et diriger notre vie. C'est un chemin vers plus de créativité et de satisfaction. Ainsi, lorsque nous récitons *Nam Myoho Renge Kyo*, il est inutile de focaliser sur nos soucis en nous répétant intérieurement : «*Je dois résoudre tel problème.*»

Simplement, après avoir exprimé nos décisions, détendons-nous et savourons notre récitation de *Nam Myoho Renge Kyo*. Après tout, la sagesse de notre état de bouddha sait ce qui est nécessaire à notre bonheur, même si nous ne le percevons pas de manière consciente. C'est pour cette raison également que nous attacher à une solution particulière pour notre problème pendant que nous récitons *Nam Myoho Renge Kyo* risque de bloquer le flot de sagesse qui émane de notre état de bouddha.

Nombreux sont ceux qui racontent que, au début, leur pratique était centrée sur eux-mêmes et orientée vers des buts personnels. Au bout d'un certain temps, ils ont commencé à observer plus profondément leur vie pour y découvrir qu'ils pouvaient changer la source de leurs souffrances ou s'ouvrir au monde environnant. Finalement, il est beaucoup plus facile de se sentir concerné par les autres lorsqu'on a la certitude que sa propre vie s'élargit et se développe. Au fur et à mesure que nous persévérons, nous découvrons aussi que la pratique pour les autres est un mode de motivation très efficace pour améliorer notre propre vie. En développant notre considération et notre compassion pour les autres au sein de la société, nous commençons à appréhender la force de notre grand ego, notre boddhéité, qui en réalité ne fait qu'un avec l'infinie et généreuse puissance de l'univers. n

Bien que cette pratique ait été établie depuis sept cent cinquante ans par Nichiren Daishonin au Japon, sa propagation a été sévèrement restreinte pendant la majeure partie de cette période. C'était un enseignement beaucoup trop révolutionnaire, surtout pour les autorités au pouvoir, car il déclare, entre autres, que la bouddhité existe en chacun, dans la vie même des personnes ordinaires, et que tous les êtres humains, hommes ou femmes, riches ou pauvres, instruits ou non, sont égaux et dignes de respect.

Pourquoi n'ai-je pas *entendu parler* de cette pratique auparavant ?

Le Japon, au XIII^e siècle, était une société féodale. Aussi les paysans se devaient-ils d'adhérer aux croyances traditionnelles de leurs parents et de leur seigneur. À l'époque de Nichiren Daishonin, de nombreux disciples ont subi de sévères persécutions, et le nombre des disciples laïcs est demeuré peu important.

Au début du XX^e siècle, au Japon, la religion shintoïste s'est répandue. Instituée comme religion d'État, l'une de ses croyances essentielles reposait sur le caractère divin de l'empereur. Utilisant cette croyance pour obtenir l'obéissance et la soumission et pour renforcer le patriotisme au sein du peuple, le gouvernement japonais a commencé à adopter une position militariste de plus en plus marquée, ce qui a inexorablement conduit le Japon à entrer dans la Seconde Guerre mondiale.

L'association du bouddhisme de Nichiren Daishonin, maintenant appelée Soka Gakkai (Association pour la création de valeurs) a été fondée en 1930 par un éducateur, Tsunesaburo Makiguchi. Son attitude incorruptible et sa critique ouverte à l'égard du gouvernement militariste, à l'aube

de la Seconde Guerre mondiale, ont inévitablement abouti à son emprisonnement ainsi qu'à celui de son plus proche disciple, Josei Toda.

Tsunesaburo Makiguchi mourut en prison, mais Josei Toda fut libéré à la fin de la guerre, animé d'une détermination inébranlable, celle de reconstruire et de développer l'association : la Soka Gakkai. L'établissement d'un gouvernement constitutionnel japonais par les forces d'occupation américaines rendait désormais cela possible. Pour la première fois dans son histoire, le Japon découvrait la liberté religieuse.



Daisaku Ikeda accueilli par des membres de la Soka Gakkai-Italie à Florence en 1994

Depuis lors, l'enseignement du bouddhisme de Nichiren Daishonin a fleuri, non seulement au Japon, mais aussi dans bien des régions du monde : on dénombre maintenant, dans 186 pays et territoires, plus de douze millions de pratiquants, regroupés en plusieurs organisations.



Tsunesaburo Makiguchi



Josei Toda



Daisaku Ikeda

En 1960, Daisaku Ikeda succéda à Josei Toda (1900-1958), son mentor, à la présidence de la Soka Gakkai. La Soka Gakkai internationale (SGI), fondée en 1975, est une organisation non gouvernementale (ONG) reconnue par l'Organisation des Nations unies. Elle agit pour le respect de la vie et, sous l'impulsion de son président, Daisaku Ikeda, établit, grâce au dialogue, des ponts entre les citoyens de différents pays. De nombreux scientifiques et

universitaires constatent aujourd'hui que leurs propres idées se développent en parallèle avec les principes du bouddhisme. Le temps semble être arrivé où les gens prennent conscience de la véritable valeur de la philosophie bouddhique transmise par Nichiren Daishonin au XIII^e siècle, et de la nécessité de son application dans la société contemporaine, face aux nombreux problèmes qui menacent l'humanité. n



Discours de Daisaku Ikeda à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France, à Paris en 1989

Comment puis-je pratiquer ?

Si rien ne s'y oppose, vous pouvez commencer à pratiquer chez vous, en vous installant dans un endroit où vous vous sentez à l'aise. En cas de problème avec votre entourage, le mieux est de prendre conseil auprès d'ainés dans la pratique, qui vous aideront à trouver la meilleure solution du moment. Dans la mesure du possible, la pratique s'effectue assis, le dos droit, la paume des mains jointes et les yeux ouverts. Se mettre face à un mur nu peut aider à imaginer le *Gohonzon* (cf. p. 18) et à éviter que le regard et l'esprit ne se dispersent trop. Réciter *Nam Myoho Renge Kyo* implique seulement de répéter cette phrase, encore et encore, simplement, pendant une durée que vous aurez choisie. Si vous avez entendu cette récitation par des membres de la SGI plus expérimentés, à une vitesse qui vous paraissait difficile à égaler, n'essayez pas de les imiter. Les points importants sont la sincérité, la prononciation et la régularité, jour après jour. Le rythme viendra peu à peu.

Certains ont pu se sentir un peu gênés à l'idée de se retrouver ainsi assis face à un mur en récitant ces mots étranges, et craindre d'avoir l'air idiot. Cependant, après avoir commencé, intuitivement, ils ressentent la profondeur de cette pratique, et tout sentiment d'embarras disparaît.

Le volume de la voix n'est pas important. Ce qui importe, c'est d'avoir une voix ferme, claire, vibrante. Quant à la durée de la récitation, elle relève uniquement de la décision de chaque personne. Nichiren Daishonin encourage à réciter *Nam Myoho Renge Kyo* « tout son content », à l'égal de ce qui est dit au chapitre 16 du Sûtra du Lotus : « *Ayant à cœur le désir de voir le bouddha, ils ne donnent pas de leur vie à contrecœur.* » Le temps de récitation peut varier largement selon les circonstances du moment et nos désirs pour l'avenir. À titre indicatif, on peut commencer par dix minutes le matin et le soir (de préférence pas trop tard pour ne pas être fatigué). Ce rythme quotidien est très important dans la mesure où il fait écho à notre rythme quotidien et à celui du lever du jour et de la tombée de la nuit.

Nichiren Daishonin dit que notre pratique devrait être « comme l'eau qui coule ». Mieux vaut donc pratiquer

dix minutes deux fois par jour plutôt que deux heures un jour et rien pendant trois jours. Au fur et à mesure que nous progressons, naturellement, nous désirons réciter *Nam Myoho Renge Kyo* plus intensément chaque jour. Quant à l'apprentissage du *gongyo* (cf. p. 18), il nécessite souvent l'aide de quelqu'un, et c'est une bonne chose d'apprendre à faire *gongyo* avec quelqu'un. Au début, vous aurez peut-être l'impression que vous n'y arriverez jamais, puis soudain, un jour, tout sonne en rythme, un peu comme lorsqu'on apprend à faire de la bicyclette. Et cela ne se perd plus!

En ce qui concerne l'étude, il existe aujourd'hui quantité de livres et de revues disponibles. Les écrits de Nichiren Daishonin (le *Gosho*) sont particulièrement importants. Ils sont étudiés régulièrement et localement dans chaque région. Vous pouvez, si vous le désirez, vous procurer les *Lettres et traités de Nichiren Daishonin* traduits en français (sept volumes sont actuellement offerts).

Par ailleurs, les revues *ère nouvelle* et *New Century* (SGI du Canada) paraissent mensuellement. Elles proposent des textes de Daisaku Ikeda, président de la SGI, des encouragements, des textes d'étude, des expériences de membres et,



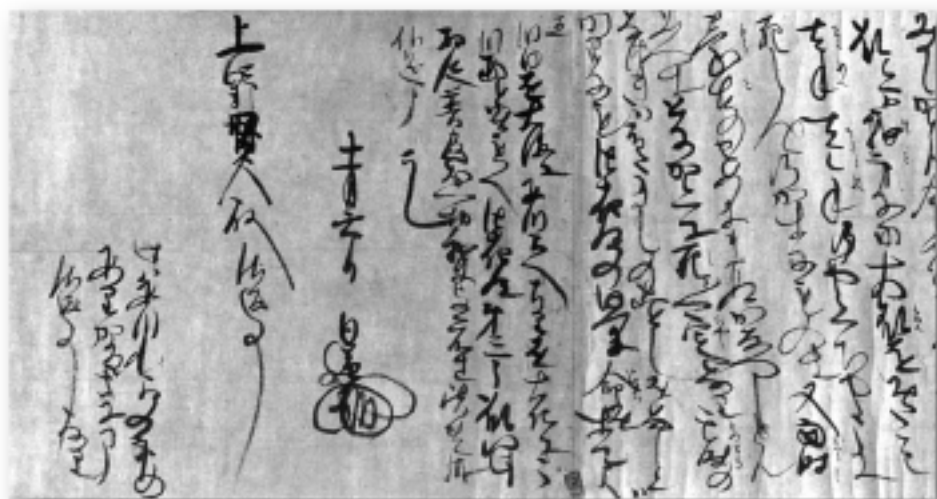
sous forme de feuilletton, l'histoire de la Soka Gakkai internationale. Ces revues offrent également des informations sur les dernières activités qui se sont déroulées au pays et dans le monde.

Ces livres et revues sont en vente dans les magasins des divers centres de la SGI au Canada (voir les adresses indiquées en page 2).

Des réunions de discussion
et d'étude se tiennent régulièrement dans un nombre de plus en plus grand de villes canadiennes. Ces réunions sont certainement le meilleur moyen pour en savoir davantage et de manière informelle, que vous soyez un observateur occasionnel ou que vous souhaitiez commencer à pratiquer. n



Les *termes* *fondamentaux* du bouddhisme de Nichiren Daishonin



Manuscrit d'une lettre de Nichiren, « La porte du dragon », XIII^e siècle

La pratique

Nam Myoho Renge Kyo

C'est la Loi ultime, ou véritable essence de la vie. L'invocation de *Nam Myoho Renge Kyo* (prononcer *nam-myo-ho-rèn-gué-kyo*) a été formalisée par Nichiren Daishonin (cf. p. 27), qui la récita pour la première fois publiquement le 28 avril 1253, au temple Seisho-ji, dans l'actuelle préfecture de Chiba, au Japon. *Nam Myoho Renge Kyo* est le titre de la traduction chinoise du Sûtra du Lotus, l'enseignement ultime du bouddhisme.

Nam est un mot sanskrit signifiant « dévotion ». Selon la tradition bouddhique, le titre d'un sùtra contient l'essence de son enseignement. Ainsi Nichiren Daishonin écrivit-il dans son traité « La phrase unique et essentielle » : « *En vérité, si vous récitez ce titre matin et soir, vous lisez correctement l'ensemble du Sûtra du Lotus.* » Alors que *Nam* vient du sanskrit, *Myoho Renge Kyo* est écrit en chinois. Dans l'invocation de *Nam Myoho Renge Kyo*, l'utilisation d'une langue occidentale (indo-européenne) et de langues orientales (chinoise, et sa dérivée japonaise) manifeste l'universalité de cet enseignement.

Myoho est la Loi mystique. Le caractère *myo* signifie « insondable » ou « au-delà de toute conception » ; il désigne la véritable entité de la vie, et *ho* en représente la manifestation. *Myo* désigne également la merveille de l'illumination fondamentale, ou la nature essentielle de la Loi, tandis que *ho*, qui correspond au monde des phénomènes visibles, indique l'obscurité ou l'illusion. Par ailleurs, *myo* et *ho* signifient

respectivement la tête et le cou, tandis que *ren* désigne le thorax et *ge*, l'abdomen.

Sat ou *sad*, le terme sanskrit original pour *Myo* ou « mystique », signifie : « ouvrir », « contenir tout parfaitement », « revitaliser » et « renaître ». Pour cette raison, Nichiren Daishonin enseigne que la Loi merveilleuse contient en elle-même toutes les lois (*ho*) et tous les enseignements, et que le bienfait de la récitation de *Nam Myoho Renge Kyo* inclut le bienfait de toutes les pratiques vertueuses.

Renge est « le lotus en fleur ». Cette plante produit en même temps sa fleur et sa graine. Ainsi représente-t-elle la simultanéité de la cause et de l'effet, expression de



la loi mystique universelle. Par ailleurs, le lotus grandit et fleurit dans un étang boueux, ce qui symbolise l'émergence de la boddhéité dans la vie des simples mortels : la vase (les troubles et les impuretés) nourrit la fleur (l'épanouissement de l'éveil) qui émerge.

Kyo, littéralement, signifie « sùtra », ou la voix, ou l'enseignement d'un bouddha. En rapport avec le corps humain, *kyo* désigne les jambes, les pieds et les mains, qui produisent l'action. À l'origine, le caractère chinois *kyo* désignait la chaîne d'un tissu. Ce terme était utilisé également dans le sens de « un enseignement à préserver ». Le *kyo* de *Nam Myoho Renge Kyo* indique que *Nam Myoho Renge Kyo* est l'enseignement correct du Bouddha.

Le Gohonzon

Le *Gohonzon* est la concrétisation de la loi de *Nam Myoho Renge Kyo* sous la forme d'un objet de vénération.

Honzon signifie «objet fondamental de respect», et *go* a pour sens «digne d'honneur». Le *Gohonzon* que chaque membre reçoit a la forme d'un parchemin manuscrit, en caractères chinois, japonais et sanskrits, écrits à l'encre noire sur fond blanc. Ensemble, ces caractères représentent la vie dans sa plus haute expression : la bouddhité (cf. p. 21).

Au milieu, et sur toute la hauteur du parchemin, est inscrit, en caractères plus grands et plus gras que l'ensemble : «*Nam Myoho Renge Kyo*, Nichiren». C'est la synthèse, en une page, du Sûtra du Lotus, lequel dépeint «le bouddha du 16^e chapitre, "Durée de la vie"», et définit la Loi régissant tous les phénomènes. Nichiren Daishonin enseigne que celui qui croit en ce *Gohonzon*, qui récite *Nam Myoho Renge Kyo* et enseigne aux autres à faire de même, atteindra de façon certaine la bouddhité dans cette vie, comme lui-même. Tous les *Gohonzon* sont retranscrits selon le *Dai-Gohonzon*, inscrit par Nichiren Daishonin le 12 octobre 1279. Le *Gohonzon* que les membres de la SGI possèdent et protègent, dans leur autel bouddhique personnel, est une copie du *Gohonzon* transcrit par le 26^e grand patriarche, Nichikan Shonin (1665-1726). Le *Gohonzon* n'a pas d'autre pouvoir ou fonction que de permettre de révéler notre bouddhité. C'est la force de notre foi qui active le pouvoir de nous faire agir avec sagesse et bienveillance.

Gongyo

Littéralement, *gongyo* signifie «pratique assidue». Dans le bouddhisme de Nichiren Daishonin, *gongyo* consiste

en la lecture d'une partie des chapitres 2 [«Des moyens» (*Hoben*)], et 16 [«Durée de la vie» (*Juryô*)] du Sûtra du Lotus, et en la récitation du *daimoku*, c'est-à-dire de *Nam Myoho Renge Kyo*, si possible devant le *Gohonzon*. La lecture des sûtras est la pratique préparatoire qui contribue à la manifestation des bienfaits de la pratique essentielle, qui est la récitation de *Nam Myoho Renge Kyo*. *Gongyo* s'effectue chaque matin et chaque soir. Telle est la pratique la plus fondamentale du bouddhisme de Nichiren Daishonin.



Foi, pratique, étude

Ce sont les trois aspects fondamentaux de la pratique du bouddhisme de Nichiren Daishonin.

- **La foi** signifie croire en ce *Gohonzon* en tant que représentation de la Loi de la vie et des trésors de la vie humaine.
- **La pratique** consiste à réciter *Nam Myoho Renge Kyo*, à lire les extraits du sûtra deux fois par jour et à partager l'enseignement du bouddhisme avec les autres.
- **L'étude** consiste à approfondir les enseignements bouddhiques pour les appliquer dans la vie quotidienne.

Parmi ces trois aspects, la foi est le plus important pour développer notre bouddhité. La foi engendre la pratique et l'étude, tandis que la pratique et l'étude amènent à approfondir la foi.

Quelques termes de l'enseignement bouddhique

Les bienfaits

Ils sont la preuve effective de la validité de cette pratique. Les bienfaits se divisent en deux catégories : apparents et inapparents.

- **les bienfaits apparents** sont des améliorations tangibles, qui peuvent être constatés dans notre environnement en tant que résultats de notre pratique.

- **Les bienfaits inapparents** se traduisent par un accroissement de notre énergie, de notre joie, ainsi que de nos qualités propres. Ceux qui pratiquent le bouddhisme de Nichiren Daishonin les expérimentent, au même titre que la protection procurée par le fait de se mettre en harmonie avec le rythme de la Loi universelle de la vie.

Le bouddha

Terme désignant celui qui perçoit la véritable nature de toute vie et qui conduit les autres à développer le même éveil : librement il reçoit et emploie toute chose.

En Inde, le mot « bouddha », à l'origine, signifiait simplement quelqu'un d'éveillé. Le bouddhisme de Nichiren Daishonin enseigne que l'état de bouddha ou boddhéité, le plus élevé des Dix états (cf. p. 20 et 21), existe de manière latente en chaque individu, et qu'il se manifeste grâce à la récitation de *Nam Myoho Renge Kyo* et dans le fait d'enseigner aux autres à faire de même.

Les désirs

Également appelés « impuretés » [ou « troubles »], ce terme générique est employé pour désigner les rouages



Photo : Daisaku Ikeda, Lac-des-deux-montagnes
Montréal, septembre 1993

de la vie, y compris les désirs et les illusions au sens général du terme, qui génèrent des souffrances, tant morales que physiques, et entravent les individus dans leur recherche de l'éveil.

Les premiers enseignements du bouddhisme révélaient que chaque chose dans l'univers est impermanente. Ainsi, la souffrance résultait de ce trouble initial qui consiste à vouloir se cramponner, souvent au prix de grands efforts, à ce qui, par essence, était instable et éphémère. Rien n'étant susceptible de durer éternellement, ces enseignements, dits provisoires, préconisaient l'éradication de la souffrance par l'élimination des désirs et des illusions afin de parvenir à un état d'altruisme total, ou « nirvana ». En réalité, le « nirvana » était souvent considéré comme un état de vie que l'on n'atteignait que dans l'au-delà, après la mort.

L'enseignement plus tardif, dit définitif, celui du Sûtra du Lotus, met en évidence les limites de cette conception de la souffrance et des

désirs. Non seulement la volonté de parvenir au « nirvana » est, en soi, un désir puissant, mais vouloir éradiquer complètement le désir signifie, en fin de compte, éliminer la vie, alors que le désir fondamental de tout être vivant est précisément de rester en vie.

En fait, les désirs terrestres sont essentiels en tant que force motrice qui maintient la vie. Sans la faim, par exemple, nous n'éprouverions pas le désir de manger. Sans le désir sexuel, la vie ne pourrait se perpétuer de génération en génération. Cependant, la vision des premiers enseignements bouddhiques, selon laquelle la souffrance était engendrée par les désirs, avait gardé beaucoup d'influence. Nichiren Daishonin apporta une réponse à ce dilemme en enseignant que *« les désirs terrestres sont l'illumination (nirvana) »*, un principe selon lequel on peut parvenir à la boddhéité en transformant les illusions et les désirs terrestres en illumination, au lieu de les supprimer. Le nirvana ne se situe alors nulle part ailleurs qu'en ce monde. Ainsi, les désirs terrestres et l'illumination ne sont-ils pas différents au niveau de leur essence fondamentale. L'illumination n'est pas le résultat de l'éradication des désirs, mais un état où tous les aspects de la vie peuvent être expérimentés en libérant les désirs innés de toute influence négative et en les transformant en désirs positifs. De cette façon, par exemple, le pouvoir destructeur de la colère peut être transformé en enthousiasme ou en désir passionné pour la paix et la justice.

Dans le *Ongi Kuden* (Enseignements oraux), Nichiren Daishonin proclame : *« En résumé, le sens ultime du chapitre "Durée de la vie" (Juryô) n'est pas de maîtriser l'une après l'autre les illusions afin de parvenir à l'illumination. Vous*

devriez comprendre qu'il signifie "parvenir à l'illumination tels que vous êtes, [c'est-à-dire] l'entité d'un simple mortel". » Il enseigna que la récitation de *Nam Myoho Renge Kyo* devant le *Gohonzon* était la pratique spécifique permettant de manifester la boddhéité, et, ce faisant, de transformer les désirs terrestres en éveil (illumination).

Dans le *Ongi Kuden*, Nichiren Daishonin dit également : *« Maintenant, Nichiren et ceux qui récitent Nam Myoho Renge Kyo... brûlent les bûches des désirs terrestres et découvrent le feu de la sagesse véritable (l'illumination) devant leurs yeux. »*

Les Dix états

Ce sont, enseigne le bouddhisme, les dix conditions potentielles dans lesquelles toute vie se meut. Ils sont inhérents à toute vie et on les expérimente à tout instant.

Enfer - C'est la condition de vie dans laquelle on se sent prisonnier des circonstances, tantôt dominé par la colère ou l'impulsion de tout détruire, tantôt submergé par l'inertie et le désespoir. Dans cet état, on est privé de liberté, on a très peu d'énergie et on éprouve de la souffrance.

Avidité - Cette condition de vie se caractérise par un insatiable désir (de nourriture, de sexualité, de pouvoir, de richesse, de célébrité, de plaisir etc). Une personne dans cet état de vie est tourmentée par ses désirs insatiables et, même lorsqu'elle les concrétise, elle demeure inassouvie.

Animalité - C'est l'état de vie d'une personne gouvernée par ses instincts, qui peut aller jusqu'à perdre toute raison et tout sens moral. Elle vit uniquement dans l'instant présent. Dans cet état, une personne craint ceux qui sont forts

mais méprise et cherche à dominer les plus faibles qu'elle.

Ces trois premiers états—enfer, avidité et animalité—, ingrédients de la détresse, sont appelés « les Trois mauvaises voies » ou « Trois voies maléfiques ».

Colère - Ce terme définit l'état de vie d'une personne dominée par son petit ego (orgueil ou moi égocentrique), par un esprit de rivalité (jalousie), par l'arrogance et le besoin d'être supérieure ou de plaire (flatterie) aux autres.

Humanité ou tranquillité - Dans cet état, l'individu porte des jugements corrects, contrôle ses pulsions (désirs instinctifs) par sa raison et agit en harmonie avec son environnement. Cependant, l'individu dans cet état d'équilibre demeure influençable et peut devenir apathique, indifférent. De plus, il peut facilement se retrouver dans l'état d'enfer si quelque chose vient le perturber.

Bonheur temporaire - Cet état traduit le plaisir que nous éprouvons lorsque nos désirs sont pleinement satisfaits. Cependant, à la différence du bonheur véritable qu'est la boddhéité, cet état est provisoire et s'estompe au fil du temps, voire au moindre changement de circonstances.

Souvent ces six premiers états sont appelés, ensemble, « les Six mauvaises voies » car la plupart des gens passent continuellement de l'un à l'autre et, dans ces conditions, restent soumis à leurs réactions face aux influences extérieures.

Les quatre états suivants, nommés « véhicules », ont pour caractéristique commune de ne pas pouvoir se manifester dans la vie d'une personne sans que celle-ci ne fournisse des efforts d'ouverture. On les appelle aussi « les Quatre nobles voies » ou « les Quatre nobles mondes ». Ce sont les états d'étude, de réalisation ou éveil personnel, de bodhisattva et de bouddha.

Étude - C'est la condition dans laquelle une personne recherche une vérité durable et décide de se perfectionner à partir des enseignements donnés par d'autres.

Réalisation ou Éveil personnel - C'est la condition de vie dans laquelle une personne, s'absorbant dans sa recherche et sa créativité, découvre quelque vérité grâce à ses propres observations et à ses efforts.

Les états d'étude et d'éveil personnel sont étroitement liés. Leur imperfection tient au fait qu'un individu plongé dans ces états devient facilement égocentrique et arrogant, pensant qu'il n'a rien de plus à apprendre.

Bodhisattva - Dans cet état, une personne aspire non seulement à son propre éveil mais se consacre également à soulager la souffrance des autres par des actes de compassion et d'altruisme. Lorsque mal compris, cet état peut être vu comme le sacrifice de soi-même et mener quelqu'un à manquer de respect à l'égard de sa propre vie ou à avoir une attitude condescendante envers les autres. Ceux qu'on décrit comme étant les « Quatre grands bodhisattvas » évoquent le développement du véritable soi, la liberté, la pureté et la joie.

Boddhéité - C'est le véritable bonheur indestructible, la condition d'une liberté vraie et absolue, dans laquelle l'individu fait preuve d'une sagesse et d'une compassion sans limite, d'un courage et d'une énergie indéfectibles, pouvant ainsi manifester les Trois vertus de souverain (protéger), maître (éduquer) et parent (assurer l'autonomie par la bienveillance).

Chacun de ces Dix états de vie inclut à son tour la possibilité des neuf autres. Les Six mauvaises voies peuvent donc, par exemple, révéler leur aspect positif

sous l'éclairage de la boddhéité. Dans un tel cas, nous pouvons comprendre que l'enfer devient la source de la compassion; l'avidité se transforme en désir d'aider les autres à s'éveiller à leur propre boddhéité; l'animalité révèle une sagesse intuitive, la colère nourrit la passion pour la paix et la justice au sein de la société, etc.

«L'inclusion mutuelle» des Dix états de vie n'est qu'une partie d'un système philosophique plus approfondi, celui d'*ichinen sanzen*, formalisé par le maître T'ien-t'ai, en Chine au VI^e siècle, à partir de l'étude du Sûtra du Lotus. Littéralement, *ichinen sanzen* signifie : «Chaque instant de vie contient Trois mille mondes».

Ce principe élucide la relation entre la réalité ultime, *Nam Myoho Renge Kyo*, et la vie quotidienne. Par ce principe, T'ien-t'ai démontra que tout ce qui compose la vie – le corps et l'esprit, le soi et l'environnement, l'existence et la non-existence, la cause et l'effet – tout cela est contenu dans un instant momentané de la vie des êtres humains.

Le karma

Le karma représente l'accumulation des causes que nous créons à chaque instant, ainsi que leurs effets. C'est une force qui influence le présent et l'avenir de chacun. Le karma s'inscrit dans les profondeurs de notre vie (cf. les Neuf consciences, p. 23) et influence notre comportement et nos tendances.

À l'origine, le mot sanskrit «karma» signifie «action». En bouddhisme, cela désigne toute action, qu'elle soit physique, verbale ou mentale. Cela implique que tout ce que l'on pense, fait ou dit «imprime» son influence latente dans la vie de chacun. Cette influence, ou karma, devient manifeste lorsqu'un

facteur extérieur l'active et produit un effet correspondant. Le karma n'est cependant pas un destin immuable.

Selon ce concept, nos actions passées ont modelé notre présent et nos actions présentes, à leur tour, dessinent notre avenir. La loi karmique de cause et effet opère en effet dans les Trois phases de l'existence: passé, présent, avenir. C'est le karma accumulé dans les vies passées qui explique les différences à la naissance.

Kosen-rufu

Littéralement, *kosen-rufu* signifie «déclarer et répandre largement». En termes concrets, c'est enseigner aux autres comment réciter *Nam Myoho Renge Kyo* ou leur expliquer la philosophie bouddhique. Cependant, d'un point de vue plus large, *kosen-rufu* est un autre terme pour signifier la paix mondiale, car l'un des objectifs ultimes du bouddhisme est un monde sans guerre, basé sur le respect de la dignité fondamentale de toute vie. La réalisation de ce but commence déjà par la révolution intérieure de chaque personne pratiquant le bouddhisme de Nichiren Daishonin.

La sagesse, le courage, la compassion et l'énergie, que chacun développe en tant que résultats d'une profonde - «révolution humaine» intérieure, influencent tout naturellement de façon positive tous les aspects de la vie et au-delà. Ainsi, améliorer sa vie familiale, son travail ou ses relations sociales par la pratique du bouddhisme de Nichiren Daishonin est, en soi, contribuer à la réalisation de *kosen-rufu*. Transformer les désirs, innés ou acquis, qui génèrent la violence et la guerre constitue en effet la seule voie qui garantisse une paix durable et l'harmonie dans le monde.

Les Neuf consciences

Le bouddhisme explique que tous les êtres humains sont dotés de neuf niveaux de perception.

Les cinq premières consciences correspondent aux cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Ensemble, ces cinq sens constituent les moyens par lesquels nous recevons les informations provenant du monde extérieur.

La sixième conscience intègre les informations que nous recevons et nous permet d'évaluer le monde physique : ceci est une chaise, cela est dur, solide ; ceci est une pomme, cela est comestible, etc.

La septième conscience se rapporte au monde abstrait, à l'opinion. Elle nous permet de porter un jugement moral ou un jugement de valeur : c'est mal de tuer, Beethoven est un grand compositeur etc.

La huitième conscience se situe en deçà de la pensée consciente, bien qu'elle détermine chacune de nos actions. Il en est ainsi parce que toutes nos expériences présentes autant que celles de nos vies passées (karma) y sont stockées. La nature fondamentale et les caractéristiques propres à chaque individu, telles que son apparence, ses habitudes, ses goûts et ses répulsions, ses dons, ses atouts et ses faiblesses : tout cela surgit de la huitième conscience. Ainsi, la huitième conscience façonne-t-elle la charpente de la vie de chaque personne.

La neuvième conscience réside encore plus profondément. Elle est *Nam Myoho Renge Kyo*, ou l'essence de la vie elle-même. Parce que cette conscience pourrait être décrite comme l'énergie vitale pure, qui n'est affectée ni par les causes ni par les

effets, le fait de la solliciter et de l'ouvrir en récitant *Nam Myoho Renge Kyo* permet à chacun de purifier les huit autres consciences.

En d'autres termes, lorsque nous récitons *Nam Myoho Renge Kyo*, l'énergie vitale pure de la neuvième conscience, ou de l'état de bouddha, imprègne tout notre être. Par conséquent, nous voyons, entendons, sentons et goûtons avec davantage d'intensité. Notre sens du toucher devient plus sensible. Nous commençons à percevoir le monde et à porter des jugements avec une plus grande clarté. Peu à peu, notre conscience s'aiguisé, nous nous purifions des aspects négatifs de notre karma qui engendrent notre malheur et s'avèrent préjudiciables au fonctionnement de la pure loi de la vie parce qu'ils représentent une entrave à la mise en œuvre de notre véritable potentiel ou but de la vie.

La non-dualité de la vie et de l'environnement

Ce principe établit que la vie et son environnement sont inséparables et qu'ils sont en interaction constante l'un avec l'autre.



Photo : Daisaku Ikeda, Montréal, septembre 1993

Dans son texte intitulé : « Sur les présages », Nichiren Daishonin écrit : *« L'environnement est semblable à l'ombre, et la vie représente le corps. Sans le corps, l'ombre ne peut exister, et sans la vie il n'y a pas d'environnement. De la même manière, la vie est influencée par son environnement. »* Ainsi, le bouddhisme enseigne que si vous voulez être heureux, il est inutile de vous lamenter sur vos circonstances défavorables. Au contraire, vous devriez transformer cet aspect de vous-même qui a provoqué ces circonstances. Quand nous changeons, notre environnement reflète ce changement.

La non-dualité du corps et de l'esprit

Ce principe explique que, bien qu'en apparence distincts, ces deux aspects, le corps (le physique, le matériel) et l'esprit (le spirituel, le mental), sont en réalité les deux aspects d'une même entité. Ils sont réciproquement liés et, de ce fait, inséparables. Ainsi, une souffrance morale entraîne une souffrance physique et vice versa.

La vie et la mort

Le bouddhisme enseigne que la vie et la mort représentent les deux phases de l'existence auxquelles tous les êtres humains sont confrontés. Les personnes ordinaires que nous sommes peuvent considérer la vie comme ayant un commencement, la naissance, et une fin, la mort. Toutefois, la perspective bouddhique va au-delà de cette vision des choses. Elle considère la vie comme une énergie inaltérable qui existe éternellement et qui, à certains moments, dans sa forme visible, se nomme « vie » et crée le karma, tandis qu'à d'autres moments, dans sa phase latente, s'appelle « mort », attendant une renaissance.

C'est ainsi que vie et mort représentent les aspects essentiels de cette énergie vitale fondamentale. La vie représente la phase durant laquelle l'énergie vitale est manifeste, et la mort, celle où elle est latente. L'énergie vitale demeure elle-même inaltérable, répétant perpétuellement le cycle de la vie et de la mort. La manifestation physique de la vie étant constituée de matière, tôt ou tard, elle décline et se détériore. Ce qui permet à la vie de perdurer, c'est l'énergie qu'elle accumule dans sa phase latente en prévision de sa renaissance quand, à nouveau, elle prend une forme matérielle. Ainsi, vie et mort suivent le même rythme naturel que le réveil et le sommeil. De la même manière que le sommeil permet à une personne de se ressourcer pour la journée, la mort permet à l'énergie vitale de se régénérer en vue de sa prochaine actualisation.

La Voie du milieu

La Voie du milieu est la voie qui transcende les extrêmes constitués par deux conceptions unilatérales et opposées. Dans les premiers enseignements du bouddhisme, la « Voie du milieu » représentait la voie qui transcendait les deux pôles opposés, tels le matérialisme et le spiritualisme, ou le sybaritisme et l'ascétisme. En réalité, le bouddhisme de Nichiren Daishonin définit avec précision la « Voie du milieu » comme étant *Nam Myoho Renge Kyo*, la Loi ultime ou « vérité de toute chose », qui associe l'essence des deux aspects de la vie, le matériel et le spirituel.

Il faut bien comprendre que la Voie du milieu ne fait pas référence à une sorte de compromis entre deux extrêmes, mais plutôt à une voie de parfaite harmonie et de création de valeurs.

Éléments historiques

Shakyamuni ou Siddharta Gautama

Shakyamuni, fondateur du bouddhisme, vécut dans le nord de l'Inde il y a environ 2500 ans. C'était un prince de la tribu (du clan) des Shakya. Très jeune, il fut profondément troublé par ce qu'il découvrit et qu'il nomma les Quatre souffrances inéluctables de la vie humaine : la naissance dans un monde troublé, la maladie, la vieillesse et la mort.

Renonçant à une vie de luxe, il s'engagea dans une recherche spirituelle pour découvrir la cause fondamentale de la souffrance humaine et son remède. Durant de nombreuses années, Shakyamuni pratiqua des austérités d'une extrême sévérité et les enseignements des différentes écoles religieuses de son époque. Mais il les rejeta, les jugeant inaptes à apporter la réponse qu'il cherchait. Ayant pris conscience qu'il devait trouver par lui-même cette réponse, il entra dans une profonde méditation alors qu'il se trouvait assis sous un banyan, près de la ville de Gayâ, dans l'actuel État de Bihâr. Là, il s'éveilla à la véritable nature de la vie. Par la suite, il enseigna aux autres, en utilisant différents moyens, la vérité à laquelle il s'était éveillé. Le Bouddha continua à enseigner jusqu'au dernier instant de sa vie. On rapporte que, à l'instant de sa mort, ses dernières paroles furent : *« La dégradation est inhérente à toute chose composite. Œuvrez avec diligence à votre salut. »*

Le Sûtra du Lotus

Peu après la mort de Shakyamuni, ses disciples tinrent un premier concile

bouddhique afin de rassembler pour la postérité les nombreux enseignements du Bouddha. Un siècle après la mort de Shakyamuni, lors du second concile, un schisme advint au sein de la communauté des disciples. C'est alors que se développèrent deux grands courants du bouddhisme : le Theravada (Hinayana) et le Mahayana.

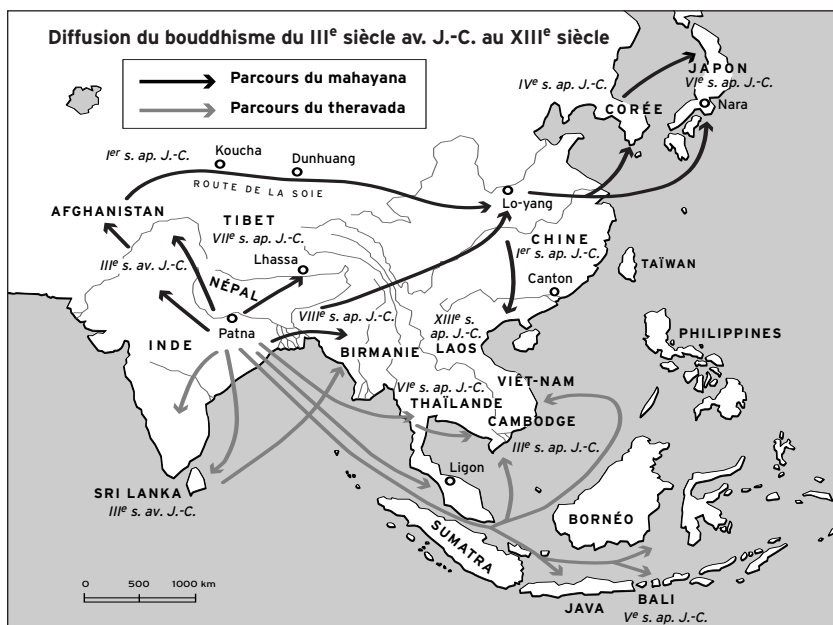
Les pratiquants du Theravada restèrent strictement attachés à la doctrine et aux pratiques monastiques originellement formulées par Shakyamuni. Ils avaient tendance à mettre en avant les premiers enseignements de celui-ci.

L'école du Mahayana interpréta les enseignements de Shakyamuni avec une plus grande souplesse, sans élitisme, insistant sur ses derniers enseignements et sur l'importance de répandre le bouddhisme dans la société à travers les actions des laïcs.

Cette rupture s'est également traduite sur le plan géographique. Le Theravada se propagea principalement dans le sud de l'Asie, à travers le Sri Lanka, la Birmanie, la Thaïlande, le Cambodge, le Laos, et d'autres régions du sud de l'Asie.

Le Mahayana se répandit dans les pays du nord de l'Asie, en Asie centrale, en Chine, en Corée, et jusqu'au Japon, pays qu'il atteignit au VI^e siècle après J.-C.

Le Sûtra du Lotus est l'un des sûtras du Mahayana qui révèle le véritable aspect de tous les phénomènes et la véritable identité de Shakyamuni en tant que bouddha qui a atteint l'illumination depuis un nombre incalculable d'années. C'est l'un des écrits bouddhiques les plus populaires. Il y est affirmé que tous les êtres humains peuvent atteindre la boddhéité. Il existe trois traductions chinoises du texte sanskrit. Le titre japonais de la célèbre traduction de



Kumarajiva (344-413) est «*Myoho Renge Kyo*» («Le Sûtra de la Loi merveilleuse du Lotus en fleur»). Le nom de «Sûtra du Lotus» s'applique généralement à cette traduction de Kumarajiva.

En Inde, Nagarjuna, qui vécut probablement entre 150 et 250 avant J.-C., cite le Sûtra du Lotus dans son «Traité sur la Grande Perfection de la sagesse».

En Chine, le Sûtra du Lotus exerça une grande influence, et sa lecture était largement répandue. T'ien-t'ai (538-597) établit un classement comparatif de l'ensemble des sûtras, appelé «les Cinq Périodes et les Huit Enseignements», plaçant le Sûtra du Lotus au-dessus de tous les autres sûtras. S'appuyant sur ce sûtra, T'ien-t'ai laissa trois œuvres majeures énonçant les fondements théoriques de son école.

Au Japon, le prince Shotoku (574-622) désigna le Sûtra du Lotus, avec deux autres sûtras, comme l'un des trois enseignements pouvant assurer la

protection du pays. Durant la période Heian (794-1195), Dengyo transmet la doctrine de T'ien-t'ai au Japon et fonda l'une des écoles bouddhiques majeures, l'école Tendai.

Le développement de la philosophie du Mahayana a donc été nourri de façon significative par de grands érudits tels que Nagarjuna en Inde, T'ien-t'ai en Chine et Dengyo au Japon. Toutefois, tandis qu'elles se répandaient dans toute l'Asie, la pensée et la pratique bouddhiques se diversifièrent sous l'influence des spécificités culturelles très différentes selon les pays où elles s'implantaient.

Durant la période de Kamakura au Japon (1185-1333), une multitude d'écoles bouddhiques proliférèrent. Le bouddhisme entra alors dans la période des «Derniers Jours de la Loi». Cette époque désigne la dernière période faisant suite à la mort du Bouddha, alors que le bouddhisme sombre dans

une grande confusion et que les enseignements provisoires perdent leur pouvoir de guider les êtres humains jusqu'à l'éveil.

La période des « Derniers Jours de la Loi » de Shakyamuni est considérée comme devant durer dix mille ans et plus; elle aurait commencé en 1052. C'est dans ce contexte de diversité et de confusion que Nichiren Daishonin (1222-1282) naquit, à l'époque tourmentée du XIII^e siècle japonais. Après des années d'étude, convaincu de la suprématie du Sûtra du Lotus sur tous les autres écrits bouddhiques, Nichiren Daishonin établit que la Loi – ou l'essence de la vie – qui pénètre toute chose dans l'univers était cristallisée dans le titre de ce sûtra: «*Nam Myoho Renge Kyo*». Il parvint à la conclusion suivante: réciter *Nam Myoho Renge Kyo* représente la pratique efficace pour la période des « Derniers Jours de la Loi ». Il concrétisa son illumination en inscrivant l'objet de culte, le *Gohonzon*, apportant ainsi à toute personne qui le désire le moyen de développer sa propre boddhéité.

Le successeur direct de Nichiren Daishonin, Nikkô Shonin, commença à rassembler, classer et recopier pour la postérité les manuscrits originaux des traités et des lettres que Nichiren Daishonin, prônant ce sûtra comme preuve littéraire, avait adressés à ses disciples ou aux autorités gouvernementales.

Malgré les troubles et les bouleversements qui secouent régulièrement le monde, ce travail de transmission s'est perpétué à travers les siècles, et c'est ainsi que après sa nomination à la présidence de la Soka Gakkai en 1951, Josei Toda a pu faire publier en japonais les écrits de Nichiren Daishonin en un

volume, connu sous le titre de *Gosho* (littéralement « honorables écrits »). La traduction française du *Gosho* comprend actuellement sept volumes publiés sous le titre de « Lettres et traités de Nichiren Daishonin » (cf. p. 2).



Nichiren Daishonin

Nichiren Daishonin est né le 16 février 1222 à Kominato, petit village de pêcheurs de la province d'Awa (actuellement préfecture de Chiba).

Durant son enfance, il porta le nom de Zennichi-marô, qui signifie « Soleil-magnifique ». À l'âge de douze ans, il entra au temple Seichô-ji, près de son village, où il étudia aussi bien les enseignements bouddhiques que laïcs. Il fut ordonné moine à l'âge de seize ans et prit le nom de Zeshô-bô Renchô. Le caractère fragmentaire et contradictoire des divers enseignements bouddhiques de cette époque le troublait. Aussi consacra-t-il les seize années suivantes à séjourner dans les centres d'études bouddhiques les plus réputés du Japon, où il étudia tous les sûtras disponibles et leurs commentaires ainsi que les enseignements des différentes autres écoles.

À l'issue de cette période d'étude très intense, il réalisa que, parmi tous les enseignements de Shakyamuni, le Sûtra du Lotus était l'enseignement suprême. En conséquence, il se résolut à dénoncer publiquement les conceptions erronées des écoles bouddhiques alors reconnues,

malgré les oppositions ou même les persécutions qui, inévitablement, s'ensuivraient.

À l'âge de trente-deux ans, Nichiren Daishonin revint au Seichō-ji et, le 28 avril 1253, à midi, devant une assemblée de moines et de laïcs qui s'étaient réunis pour entendre le résultat de toutes ses années de recherches, il déclara que la récitation de *Nam Myōhō Renge Kyō* constituait l'unique enseignement des «Derniers Jours de la Loi» qui puisse permettre à tous les êtres humains de développer leur bouddhité durant leur vie présente.

Il choisit le nom de Nichiren («Soleil-lotus») et dénonça les doctrines largement répandues au Japon par les écoles du Nembutsu, du Zen, du Shingon et du Ritsu. Il expliqua que, d'une manière ou d'une autre, elles s'opposaient à l'enseignement de Shakyamuni, ce dernier ayant, en effet, déclaré que seul le Sūtra du Lotus avait le pouvoir de libérer les êtres humains de leurs souffrances alors que, loin de s'en libérer, les êtres humains créaient, en réalité, eux-mêmes, les causes de leurs souffrances. C'était une affirmation tout à fait révolutionnaire.

Aussi, en entendant ces propos, le seigneur de la région, fervent adepte du Nembutsu, ordonna-t-il à ses samouraïs d'arrêter Nichiren Daishonin. Celui-ci réussit pourtant à s'échapper de justesse. Il partit pour Kamakura, siège du gouvernement, et entreprit, pour le reste de sa vie, la propagation de *Nam Myōhō Renge Kyō*. C'est dans un petit ermitage, en un lieu appelé Matsubagayatsu, qu'il vécut plusieurs années, s'efforçant en priorité de transmettre l'enseignement bouddhique à ceux qu'il rencontrait, s'attirant ainsi un nombre croissant de disciples.

À cette époque, le Japon subissait une succession inhabituelle de tempêtes, tremblements de terre, sécheresses, famines, épidémies, et autres désastres. Les cadavres jonchaient les rues, révélant l'inefficacité des mesures de protection du gouvernement et des prières offertes dans les lieux de pèlerinage et les temples.

C'est alors qu'en août 1257, un tremblement de terre frappa la ville de Kamakura elle-même, détruisant un grand nombre d'habitations ainsi que la plupart des temples et des lieux de pèlerinage de la ville. Nichiren Daishonin avait compris quelle était la cause fondamentale de tels désastres. Il se tourna une fois encore vers les sūtras, convaincu qu'il pourrait prouver la véracité de ses enseignements dans un débat religieux, devenu si nécessaire.

Le 16 juillet 1260, il soumit la preuve écrite de ce qu'il avait découvert au régent retiré de Kamakura, Hojo Tokiyori, l'homme le plus influent du shogunat. Dans ce traité, intitulé «Traité pour la pacification du pays par l'établissement de la Loi correcte», il attribuait la cause des désastres qui ravageaient le pays aux oppositions à la Loi correcte et aux croyances en des enseignements erronés encourageant les gens à se montrer passifs face à leurs difficultés et à attendre le salut après la mort.

Par ailleurs, trois calamités et sept désastres avaient été décrits dans les sūtras et Nichiren Daishonin expliquait que cinq de ces sept désastres avaient déjà frappé le pays et que les deux autres - les luttes intestines et l'invasion étrangère - se produiraient inévitablement si les habitants continuaient à soutenir les enseignements erronés des différentes écoles. Il demanda aux dirigeants du pays

d'adhérer sans délai à l'enseignement du Sûtra du Lotus qu'il avait révélé. Aucune réponse officielle ne lui fut adressée. En revanche, un groupe de pratiquants du Nembutsu, incités par des moines et des représentants du gouvernement, l'attaquèrent dans son ermitage de Matsubagayatsu, la nuit du 27 août. Une fois encore, il parvint à s'échapper et ne revint à Kamakura qu'au printemps suivant. Mais cette fois-là, les moines du Nembutsu et les autorités gouvernementales s'allièrent pour accumuler les accusations diffamatoires à son endroit.

Sans enquête ni jugement préalables, il fut condamné à être exilé dans la péninsule d'Izu, un haut lieu du Nembutsu, où, en proie à la colère des habitants, il ne pouvait que difficilement survivre. C'était bien le souhait des autorités. Il fut finalement gracié et put retourner à Kamakura en février 1263. Mais ses ennuis étaient loin d'être terminés. Un matin, alors qu'il voyageait en compagnie d'un groupe de disciples, dans la province d'Awa, ses ennemis lui tendirent une embuscade en un lieu appelé Komatsubara. Dans la lutte qui s'ensuivit, il reçut un coup de sabre sur le front et eut la main gauche fracturée. Deux de ses disciples furent tués avant que les attaquants ne battent en retraite.

Durant les trois années suivantes, toujours aussi résolu, Nichiren Daishonin se consacra à propager *Nam Myoho Renge Kyo* dans la région d'Awa et ses alentours. Il revint à Kamakura au début de l'année 1268. Au mois de janvier de cette année-là, un courrier parvint à la capitale de la part de Kubilai Khân, le chef des Mongols, un conquérant de vastes territoires en Asie centrale. Dans ce courrier, Kubilai Khân exigeait que le Japon prête allégeance à l'empire mongol

et lui verse un tribut, faute de quoi il devrait s'attendre à une invasion.

Cette lettre confirmait la prophétie de Nichiren quant à une invasion étrangère, ce qu'il rappela dans un autre document, adressé en avril, dans lequel il pressait à nouveau le gouvernement de tenir compte de son avertissement et de suivre ses conseils. En l'absence de réponse, il adressa alors onze lettres aux responsables politiques et religieux, par lesquelles il réclamait la possibilité de défendre sa doctrine lors d'un débat religieux public. Une fois de plus, il n'y eut aucune réponse. Le gouvernement décida également d'ignorer la lettre de Kubilai Khân. Pendant quelque temps, la menace d'une invasion sembla s'éloigner.

Les problèmes du Japon ne diminuaient pas pour autant. En 1271, le pays était inquiet devant une sécheresse persistante, et le gouvernement ordonna à Ryôkan, un moine réputé bénéficiant des faveurs du pouvoir, de prier pour la pluie. L'ayant appris, Nichiren Daishonin adressa une lettre à Ryôkan dans laquelle il le défia, lui offrant de devenir son disciple si Ryôkan réussissait à faire tomber la pluie, et exigeant en retour que ce dernier devienne le sien s'il échouait. Ryôkan accepta mais, en dépit de ses prières et de celles de centaines de participants, la pluie ne tomba pas. Loin de tenir ses engagements, Ryôkan commença à répandre des rumeurs malveillantes à l'égard de Nichiren. Celui-ci, sommé de comparaître devant Hei no Saemon, commandant en second des forces militaires et de la police, réfuta les accusations diffamatoires proférées à son encontre et réitéra sa prédiction, à savoir que le pays connaîtrait la ruine s'il continuait à se détourner de la Loi véritable.

Le 10 septembre 1271, Hei no Saemon le fit arrêter, l'accusant de trahison, et il le condamna à l'exil dans une île lointaine et aride, l'île de Sado. Pourtant, le 12, Hei no Saemon décida de sa propre initiative que Nichiren n'atteindrait jamais Sado. Il le fit conduire sur la plage de Tatsunokuchi pour y faire procéder à son exécution par décapitation. Au moment où le bourreau levait son sabre pour lui porter le coup fatal, un objet lumineux, un météorite, traversa le ciel nocturne, terrifiant les soldats de Hei no Saemon et rendant impossible la poursuite de l'exécution de Nichiren Daishonin. Cet événement est relaté dans les annales officielles de l'époque.

Nichiren Daishonin fut alors emprisonné pendant un mois à Echi, dans la province de Sagami, puis emmené sous escorte à l'île de Sado. Là, il fut assigné à résidence dans une mesure à l'abandon, située sur le terrain d'un cimetière, à Tsukahara, où les autorités espéraient bien qu'il ne survivrait pas au froid et à la faim. Il survécut pourtant au terrible hiver qui s'abattit sur l'île et, en janvier 1272, il était suffisamment vigoureux non seulement pour triompher, au cours d'un débat religieux, d'une centaine de moines venus de Sado et de l'archipel, mais aussi pour rédiger ses écrits les plus importants.

Finalement, en février 1274, Nichiren Daishonin fut gracié et revint une fois encore à Kamakura. C'est là qu'au mois d'avril, son vieil ennemi, Hei no Saemon, sollicita un entretien et, avec déférence, lui demanda son avis au sujet de l'invasion mongole imminente. Il lui répondit qu'elle aurait lieu dans le courant de l'année et réitéra ses affirmations que cette calamité était le résultat de l'opposition à la Loi véritable.

Cette fois-ci, le gouvernement offrit à Nichiren Daishonin de lui faire bâtir un temple et de classer son école bouddhique au même niveau d'égalité que les autres écoles mais Nichiren refusa car les autorités gouvernementales persistaient à accorder confiance et à adhérer aux enseignements provisoires. Nichiren Daishonin, convaincu qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour mettre en garde les dirigeants du pays, concentra ses efforts à assurer la transmission correcte de son enseignement pour l'avenir. En accord avec une ancienne coutume chinoise qui veut qu'un sage se retire dans la montagne si, à la troisième remontrance, le souverain refuse d'y souscrire, il quitta définitivement Kamakura et se retira dans un ermitage isolé de la région éloignée du mont Minobu. Là, il dispensa des cours sur le Sûtra du Lotus et consacra son temps à écrire et à entraîner ses disciples.

La prévision de Nichiren Daishonin quant à l'invasion étrangère se réalisa finalement en octobre de cette année-là. Les Mongols lancèrent une attaque massive contre les îles Iki et Tsushima, au sud du Japon, et progressèrent jusqu'au Kyûshû. Les pertes japonaises furent considérables mais, lorsque les Mongols retournèrent sur leurs navires, à la nuit tombée, une tempête inattendue se leva, endommageant lourdement leur flotte et les obligeant à battre en retraite.

Toutefois, l'année suivante, au mois d'avril, ils envoyèrent un émissaire à Kamakura, menaçant d'une nouvelle invasion si le Japon ne prêtait pas allégeance à l'empire mongol.

Au cours de cette période, le disciple le plus proche de Nichiren Daishonin, Nikkô Shonin, avait été très actif dans la conduite de la propagation de *Nam*

Myoho Renge Kyo et, tandis que le nombre des nouveaux adeptes augmentait, l'opposition du pouvoir se faisait de plus en plus forte, en particulier dans le village d'Atsuhara, dans la région du mont Fuji, où les pratiquants laïques furent soumis à de perpétuelles menaces et à des persécutions, connues plus tard sous le nom de « persécutions d'Atsuhara ». Ces persécutions s'intensifièrent jusqu'à l'arrestation de vingt fermiers qui furent torturés en septembre 1279. Trois d'entre eux furent décapités le mois suivant. Malgré ces persécutions, aucun des vingt fermiers n'abandonna sa foi.

Constatant que nombre de ses disciples étaient prêts à donner leur vie, si nécessaire, pour protéger la Loi, Nichiren Daishonin comprit que le temps était arrivé de concrétiser le but ultime de sa vie. Juste avant les exécutions qui furent le point culminant des persécutions, le 12 octobre 1279 Nichiren Daishonin inscrit le *Dai-Gononzon*, l'objet de culte destiné à tous les êtres humains pour leur permettre d'atteindre la boddhéité.

Peu après, sa santé commença à décliner et, en septembre 1282, sentant la mort proche, par un document de transfert il désigna Nikkō Shonin comme étant son successeur. Il y précisa également que le grand sanctuaire de son bouddhisme serait construit par ses disciples, au milieu d'un magnifique paysage, au pied du mont Fuji, lorsque le temps serait propice. À la demande de ses disciples, il entreprit de se rendre aux sources d'eaux chaudes de Hitachi. Il comprit, en arrivant chez les frères Ikegami, dans la province de Musashi, que sa mort était imminente. Finalement, le 13 octobre dans la matinée, il exhorta les pratiquants à suivre Nikkō Shonin, et, entouré de ses

fidèles disciples, il s'éteignit en récitant *Nam Myoho Renge Kyo*.



La Soka Gakkai internationale

La Soka Gakkai internationale (SGI) est un mouvement bouddhiste international constitué de personnes unies par une même foi et dont les buts sont les suivants :

- contribuer à la paix, la culture et l'éducation dans le monde entier, sur la base de l'enseignement du bouddhisme de Nichiren Daishonin.
- contribuer à la paix mondiale en approfondissant et en renforçant les liens entre les citoyens ordinaires des différents pays du monde.
- promouvoir l'étude et la pratique du bouddhisme de Nichiren Daishonin, qui défend un pacifisme absolu, et sur cette base contribuer à la réalisation des buts fondamentaux mentionnés précédemment, en se comportant en excellents citoyens, vivant en harmonie avec la culture et les lois respectives des différents pays, tant qu'elles ne s'opposent pas à la vie.

« Soka Gakkai » signifie « Association pour la création de valeurs ». Celle-ci poursuit fidèlement l'idéal de Nichiren Daishonin, qui est de permettre à chacun de développer la sagesse, le courage, la compassion et la force de créer des valeurs en contribuant à la société là où il se trouve.

La finalité de la Soka Gakkai internationale est, par conséquent, d'entretenir des liens de croyance, semblables à des ponts reliés entre eux à travers le monde, afin de préserver la pureté de l'enseignement de Nichiren Daishonin, d'aider les membres à pratiquer de façon correcte pour parvenir à développer concrètement le plus possible de valeurs, tant pour leur propre bonheur que pour celui des autres.

En accord avec les objectifs définis par la SGI dans son ensemble, le rôle des leaders consiste à assumer la responsabilité d'organiser des activités dont la finalité est d'aider les pratiquants à approfondir leur foi et à développer leur bonheur.

La SGI a été fondée en 1975 par Daisaku Ikeda. C'est une organisation non-gouvernementale (ONG) reconnue par l'Onu. Elle compte environ douze millions de membres répartis dans 186 pays et territoires.

Pour en savoir davantage sur la SGI, vous pouvez consulter les sites :

www.sgi.org

www.sgicanada.org

www.sokagakkai-france.asso.fr

La SGI du Canada

Comme les diverses organisations de la SGI dans le monde, la SGI du Canada est une association de personnes issues de différents milieux sociaux qui ont décidé d'œuvrer à la création d'un mouvement mondial pour la paix en se fondant sur l'enseignement du bouddhisme de Nichiren Daishonin.

C'est, en général, par l'intermédiaire de pratiquants de la SGI du Canada que les personnes entendent parler de ce bouddhisme pour la première fois. Si elles décident alors de pratiquer et de se

joindre à ce mouvement, elles peuvent y trouver soutien, encouragements et matériaux d'étude.

Bien que chacun effectue sa pratique à son domicile, les membres de la SGI canadienne se réunissent également en petits groupes à l'occasion de rencontres informelles ou régulières, comme les réunions de discussion et d'étude qui se tiennent deux fois par mois. Au cours de ces réunions, chacun, quel que soit son âge, son sexe, sa nationalité etc., peut partager son expérience, exprimer ses points de vue sur la vie et la société, à la lumière de l'enseignement de Nichiren Daishonin.

Il existe également des réunions différentes, pour s'entraîner à la pratique et au dialogue, et d'autres groupes d'échanges, constitués à partir de préoccupations communes comme l'éducation, la santé, les arts etc. Il existe aussi des activités pour les plus jeunes et pour les personnes âgées. Ainsi, l'organisation n'existe et ne se définit que par les personnes qui la constituent. Elle assure aussi la publication de matériaux d'étude du bouddhisme de Nichiren Daishonin. Elle organise des activités culturelles, des séminaires d'étude tels ceux du Centre éducatif et culturel de Caledon (dans la région de Toronto) et parfois des voyages d'étude au Japon. Par-dessus tout, elle offre un environnement inestimable pour le développement et l'épanouissement personnel de chacun.

Daisaku Ikeda

Daisaku Ikeda, président de la SGI, a connu le bouddhisme de Nichiren Daishonin à l'âge de 19 ans. Il a aussitôt compris que cet enseignement était la voie qu'il devait suivre. Le sens profond de la mission qu'il s'est donnée – faire connaître ce bouddhisme à travers le monde – s'est développé pendant cinquante ans, faisant de lui une source d'inspiration dans le domaine de la croyance tout autant qu'un philosophe et un ami pour les millions de personnes qui pratiquent aujourd'hui cet enseignement bouddhique.

Il est né à Omori, près de Tokyo, le 2 janvier 1928. C'est le cinquième fils d'une famille de pêcheurs d'algues. Sa jeunesse fut confrontée aux pages sombres de la guerre et à d'autres tourments comme la maladie (il était atteint à la fois d'une pleurésie et de la tuberculose) et la pauvreté, à laquelle sa famille dut faire face à la suite des problèmes de santé de son père. En raison de ces circonstances, il ne put poursuivre sa scolarité au-delà de l'année 1940, qui précéda celle de l'attaque de Pearl Harbour. Ne pouvant étudier dans de bonnes conditions, il dut lutter pour trouver le temps de lire, ce qui, selon ses propos, suscita en lui un vif désir d'écrire. Pour preuve, il a rédigé plus de cinquante ouvrages ainsi que de nombreux poèmes. Grâce à ces écrits, il est parvenu à toucher et à inspirer de nombreuses personnes.

L'homme qui influença le plus fortement sa vie fut le deuxième président de la Soka Gakkai, Josei Toda, que M. Ikeda appelle son mentor, son maître bouddhique. Josei Toda était un éducateur novateur, profondément engagé dans les idéaux et la pratique du bouddhisme de Nichiren Daishonin.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, lui et le premier président de la Soka Gakkai, Tsunesaburo Makiguchi, furent emprisonnés pour avoir refusé de céder aux pressions militaristes du gouvernement japonais de l'époque.

Déjà âgé au moment de son emprisonnement, M. Makiguchi mourut en prison mais Josei Toda fut libéré à la fin de la guerre, déterminé plus que jamais à reconstruire la Soka Gakkai, dont les membres avaient été fortement opprimés et avaient, pour la plupart, abandonné leur foi.

La rencontre entre Josei Toda et Daisaku Ikeda fut déterminante pour ce dernier. En effet, ce fut M. Toda qui, personnellement, encouragea, inspira et instruisit le jeune Ikeda durant les onze années qui suivirent leur première rencontre. Grâce à la pratique du bouddhisme et aux directives de son mentor, Daisaku Ikeda recouvra la santé, acquit de l'assurance et développa sa sagesse. La confiance en son maître était si forte que, même au cours de ses premières années de pratique, alors qu'il était confronté à de grandes difficultés et que Josei Toda vivait la faillite de ses affaires, Daisaku Ikeda parvint toujours à s'en sortir avec une compréhension approfondie de la vie. Très tôt, ses qualités de dirigeant devinrent évidentes, et, après la mort de Josei Toda en 1958, il fut, en 1960, investi des fonctions de troisième président de la Soka Gakkai, fonctions qu'il assumait jusqu'en 1979. En 1975, il devint le premier président de la Soka Gakkai internationale, qui regroupa dès lors les organisations indépendantes de la Soka Gakkai de chaque pays.

La présidence de Daisaku Ikeda à la tête de la SGI a contribué à rendre largement accessibles la philosophie et les valeurs du bouddhisme. De nos

jours, la SGI est l'une des organisations bouddhiques les plus dynamiques et les plus diversifiées du monde.

En tant que président de la SGI, Daisaku Ikeda s'est rendu dans de nombreux pays afin d'initier des dialogues avec des intellectuels de premier plan, convaincu que le dialogue représente le point de départ de la paix. Plusieurs de ces dialogues ont déjà été publiés en français : *Choisis la vie*, avec l'historien britannique Arnold Toynbee; *Cri d'alarme pour le 21^e siècle*, avec le co-fondateur du Club de Rome, Aurelio Peccei; *Choisis la paix*, avec le pionnier des recherches pour la paix, Johann Galtung; *La nuit appelle l'aurore*, avec René Huyghe, de l'Académie française; *L'Avenir de l'humanité et le rôle de la religion*, avec le sociologue Bryan Wilson du All Souls College (Oxford), *Dialogue pour la paix*, avec Mikhaïl Gorbatchev et *Pour un nouvel art de vivre*, des entretiens sur la santé, l'éthique biomédicale et l'éducation, avec MM. René Simard et Guy Bourgeault, de l'Université de Montréal.

Sous la présidence de Daisaku Ikeda, la SGI a développé son action pour faire partager la sagesse du bouddhisme de Nichiren Daishonin et proposer des réponses aux problèmes auxquels l'humanité est confrontée.

Dans cette optique, Daisaku Ikeda a également créé plusieurs organisations indépendantes afin d'appuyer la recherche et les actions pour la paix, la culture et l'éducation. Parmi elles, notamment, les écoles et universités Soka, l'Association des concerts Min-On, l'Institut de philosophie orientale, le Centre de recherche de Boston pour le 21^e siècle, l'Institut Toda pour la paix et une politique prospective, le Musée d'art



Fuji à Tokyo, ainsi que la Maison littéraire de Victor Hugo à Bièvres en France

De nombreux titres honorifiques lui ont été décernés, dont la Médaille de la paix des Nations unies, le Prix de la tolérance internationale du Centre Simon Wiesenthal et la Médaille Rosa Parks de l'humanisme. Plus de 160 titres de doctorat honorifique lui ont également été décernés.

La paix – à laquelle Daisaku Ikeda consacre sa vie – ne se limite pas à une absence de conflit armé; elle vise à établir des conditions sociales au sein desquelles les droits et la dignité de chaque personne seront pleinement respectés.

Daisaku Ikeda affirme que la paix commence dans le cœur et l'esprit de chacun. Cette vision est ancrée dans la conviction bouddhique selon laquelle chaque vie humaine possède intrinsèquement la capacité de créer des valeurs et de développer l'harmonie.

«*La profonde révolution intérieure d'un seul individu sera capable de modifier la destinée d'un pays et, plus encore, permettra le changement du destin de toute l'humanité.*» (Daisaku Ikeda)

Charte de la Soka Gakkai internationale

Préambule

Nous, organisations constitutives et membres de la Soka Gakkai internationale (appelée ici SGI), adhérons au but fondamental et à la mission de contribuer à la paix, la culture et l'éducation en nous fondant sur la philosophie et les idéaux du bouddhisme de Nichiren Daishonin.

Nous sommes bien conscients du fait :

que jamais encore dans son histoire, l'humanité n'a connu plus violentes disparités entre guerre et paix, discrimination et égalité, pauvreté et abondance...

que le développement de technologies militaires toujours plus sophistiquées, celui des armes nucléaires notamment, a conduit à une situation où la survie même de l'espèce humaine est menacée...

que les discriminations raciales et religieuses engendrent la violence, entraînant l'humanité dans un cycle incessant de conflits...

que l'égoïsme de l'humanité et l'avidité sans frein ont créé des problèmes à l'échelle planétaire, notamment la dégradation de l'environnement naturel, creusant toujours plus le fossé entre nations économiquement développées et nations en voie de développement, avec de graves répercussions pour l'avenir collectif de l'humanité.

Nous avons la ferme conviction :

que le bouddhisme de Nichiren Daishonin, philosophie humaniste fondée sur le respect inaliénable du caractère sacré de la vie et sur une bienveillance n'excluant personne, permet aux êtres humains de cultiver et de faire jaillir leur sagesse inhérente;

qu'en nourrissant la créativité de l'esprit humain, ce bouddhisme permettra de surmonter les difficultés et les crises auxquelles l'humanité est confrontée, et d'établir un monde où les sociétés pourront coexister et prospérer de manière pacifique.

Nous, organisations constitutives et membres de la SGI, en nous fondant sur l'esprit humaniste du bouddhisme, sommes résolus à lever bien haut la bannière de la citoyenneté mondiale, de l'esprit de tolérance et du respect des droits de la personne, déterminés à surmonter les problèmes auxquels l'humanité est confrontée dans le monde entier par le dialogue et des efforts concrets fondés sur notre engagement irrévocable à la non-violence.

Nous adoptons cette charte qui affirme les buts et principes suivants:

Buts et principes

1. La SGI s'engage à contribuer à la paix, la culture et l'éducation pour le bonheur et le bien-être de toute l'humanité en se fondant sur le principe bouddhique de respect du caractère sacré de la vie.

2. La SGI, en s'appuyant sur l'idéal de citoyenneté mondiale, s'engage à veiller au respect des droits fondamentaux de la personne et à ne créer aucune discrimination entre les êtres humains, quelle que soit leur origine.

3. La SGI s'engage à respecter et à protéger la liberté de religion et la liberté d'expression en matière religieuse.

4. La SGI s'engage à faire mieux connaître le bouddhisme de Nichiren Daishonin en établissant des échanges profonds, contribuant ainsi au bonheur de tous.

5. La SGI s'engage, au sein des organisations qui la constituent, à encourager ses membres à contribuer à la prospérité de leurs pays respectifs en tant que bons citoyens.

6. La SGI s'engage à respecter l'indépendance et l'autonomie des organisations qui la constituent, en s'accordant aux conditions légales prévalant dans chaque pays.

7. Selon l'esprit bouddhique de tolérance, la SGI s'engage à respecter les autres religions, à dialoguer et œuvrer avec elles à la résolution des problèmes fondamentaux auxquels l'humanité est confrontée.

8. La SGI s'engage à respecter la diversité des cultures et à promouvoir les échanges culturels afin de contribuer à la création d'une société mondiale fondée sur la compréhension mutuelle et l'harmonie.

9. La SGI s'engage à promouvoir la protection de la nature et de l'environnement en se fondant sur l'idéal bouddhique de symbiose.

10. La SGI s'engage à contribuer à promouvoir l'éducation, la recherche de la vérité aussi bien que le développement des connaissances, afin de permettre à tous les êtres humains de cultiver leurs qualités particulières et de goûter des vies épanouies et heureuses.

